

l'affection cordiale, mais en même temps immatérielle ; si tendre et en même temps si pure qu'elle ne permet même pas de songer à la matière ; si généreuse, qu'on oublie à son contact qu'il y a sur la terre des affections intéressées et d'égoïstes amours.

Eh bien, messieurs, ce parfum d'affection, cette fleur de la vie, cette délicatesse du sentiment, ce pur épanouissement du cœur qui prépare à l'homme, dans son éducation première, la bonté, la tendresse, le dévouement, et cette suavité forte, grâce virile de la vie bien élevée ; oh ! je vous le demande, qu'est-ce qui fait s'évanouir tout cela ? Qu'est-ce qui fait tomber en peu de jours toute bonté, tout ce charme, tout ce désintéressement, toute cette tendresse, toute cette expansion, toute cette suavité, en un mot, toute cette belle fleur des pures affections promettant dans l'enfance les fruits encore plus beaux de la saison de l'homme ? Ah ! messieurs, votre expérience, vos regrets, vos souvenirs m'ont déjà répondu. C'est ici la morsure spécialement mortelle de ce ver rongeur de toute éducation. Car c'est au cœur surtout qu'il porte ses ravages ; et sa première et peut-être sa plus irréparable blessure, c'est d'y tuer l'amour et d'y engendrer l'égoïsme.

Il serait trop long, et peut-être aussi trop délicat, d'interroger ici tout l'abîme du mystère. Disons seulement que quand un enfant en arrive à chercher sa joie au dessous de son âme et de son cœur, il tombe dans la région inférieure de la vie qui descend ; il trouve qu'aimer n'est plus assez jouir : il répudie les vraies joies de l'homme, filles de l'intelligence et du cœur, de la vérité et de l'amour ; il dit à l'égoïsme : « Tu es mon frère, » et il dit à la sensualité : « Tu es ma sœur. » Et dès lors adieu ces douces affections qui ouvrent le cœur, ces sympathies désintéressées qui remuent les entrailles, et ces attendrissements délicieux de l'âme que l'égoïsme ne connaît plus. O pères, ô mères, dont je sens en ce moment dans mon âme les sympathies éternelles, dites, quand verrez-vous les douces joies de la tendresse filiale tarir au cœur de vos enfants ? Quand vos caresses les plus tendres cesseront-elles, à votre grande douleur, d'être pour lui une félicité ? Quand vos larmes ne seront-elles plus sur son cœur comme une douce pluie qui féconde la vie et multiplie la joie ? Ah ! c'est le jour où, pour satisfaire aux convenances de la famille, recevant encore vos embrassements, il ne pourra plus vous montrer la pureté dans son regard et l'innocence sur son front ; c'est à partir du jour où un impur démon aura souillé son lui.

Vous avez mis dans la tendresse de votre enfant la meilleur part de votre bonheur ; et il vous semble que, vous ne pourriez vivre si son cœur ne garde l'amour, si sa parole ne vous l'exprime, et si son sourire ne vous le peint : Oh ! prenez donc garde que ce démon ne le touche ! prenez garde surtout qu'il n'entre dans son cœur ; car, à l'heure même, je vous le prédis d'avance, vous sortirez de ce cœur avec son innocence : l'égoïsme y prendra votre place, il en fermera la porte ; et ce cœur une fois fermé, vous n'y rentrerez plus ; le ciel et la terre conspireraient en vain pour vous l'ouvrir ; vous aurez encore un jeune homme, mais vous n'aurez plus de fils. Alors plus rien de ces ouvertures, de ces confidences et de ces effusions naïves qui naguère encore vous faisaient lire dans son âme, et vous permettaient d'y entrer à toute heure comme dans votre domaine. Vous sentirez trop tard que l'égoïsme l'a retiré tout entier sur lui-même, qu'il s'est fait un domaine à lui, un intérieur à lui, des mystères à lui, où plus un regard, pas même ce maternel regard qui a le droit et l'ambition de tout voir, ne peut plus pénétrer ! Et ce qu'il y a de plus déolant ici, ce n'est pas votre tristesse, c'est son malheur ; ce n'est pas de voir se fermer pour toujours un cœur où votre amour était si heureux d'entrer sans effort et de régner sans rival, c'est de voir en peu de temps votre œuvre ravagée, et cette éducation où vous avez mis tant de vos dévouements et de vos larmes, tout à coup réduite à néant par la volupté, qui ronge le cœur de la vie et de l'éducation en dévorant l'amour. Elle lui a donné le plaisir, et elle lui a pris l'affection ; elle a flatté sa chair et elle a ravagé son cœur.

Ainsi, tout ce qui affermit, tout ce qui élève, tout ce qui épanouit la vie dans l'éducation disparaît sous la morsure de ce ver qui en ronge une à une toutes les fibres vives. Ah ! du moins, lui restera-t-il ce qui par dessus tout fait d'un enfant un homme, ce que nous avons donné comme le signe le plus glorieux de la virilité, la force de la volonté ? Hélas ! non ; et c'est en cet endroit de la vie, au contraire, que le vice, ennemi de l'éducation, porte son plus redoutable coup, et trop souvent sa plus irréparable blessure. Tout homme dans son âge mûr qui accepte en lui-même avec la domination de sa chair, ce despotisme de la volupté, sent dans son vouloir, fût-il même le plus robuste et le plus viril, cette blessure profonde qui l'affaiblit et l'énervé en l'amoindrissant lui-même tout entier. Sous ce rapport, nous pouvons dire avec l'Écriture : elle en a blessé et abattu un grand nombre : *multos enim vulneratos defecit* ; et même les plus forts ont été tués par elle :

*et fortissimi quique interfecti sunt ab ea*. Combien d'hommes déjà faits, en possession de la force et de la plénitude de la vie, ont senti par elle et à cause d'elle leur force tomber, et leur virilité périr ! Combien, dont l'éducation avait su faire des hommes en trempant dans l'obéissance et la lutte leur volonté vérité, sous les coups tardifs de la volupté sont redevenus des enfants par la mollesse, l'énervement et l'impuissance de leur volonté !

Mais, il faut en convenir, si la volupté, même dans l'âge mûr, peut dévorer la force en brisant la volonté, elle est bien autrement redoutable alors qu'elle s'attaque à une volonté jeune à laquelle la force n'a pas eu le temps de venir. Toute prévarication, toute désobéissance, je le sais, y diminue la force en affaiblissant le vouloir ; mais il n'y a pas de vice qui l'atteigne plus profondément que le vice honteux. Quand un enfant, jeune encore, a eu le malheur de connaître sa domination, il perd bientôt, avec tout ce que j'ai déjà dit, sa loyauté, sa liberté, sa volonté, et avec elle, tout l'honneur de l'homme. Il n'y a rien qui la prosterne plus lamentablement dans l'humiliation de la faiblesse, de l'énervement et de l'impuissance. Chaque victoire que le vice gagne sur elle en porte comme dépouille une part de sa force ; l'habitude de la défaite lui ôte même jusqu'au désir d'une victoire, et jusqu'à la pensée de l'effort ; et une heure vient où l'enfant à la lettre peut dire de lui-même : ne me demandez plus rien ; car je ne puis plus rien, rien, si ce n'est ce que veut ma passion, qui m'a pris toute ma force en me prenant ma volonté. Ne lui demandez pas une résolution, il n'a plus de résolution ; ne lui demandez pas une initiative, il n'a plus d'initiative ; un acte de courage, il n'a plus de courage ; un jour de travail, il a horreur du travail ; une heure de résistance, il n'a plus de résistance ; une manifestation de sa force, il n'a plus de force ; un acte de volonté, il n'a plus de volonté.

Non, sa volonté n'est plus ; l'ennemi l'a prise, et il l'a dévorée. A moins que vous ne vouliez encore honorer de ce nom ce simulacre, ce fantôme, cette ombre d'elle-même ; volonté si faible et si impuissante que, pour la bien nommer, les mots manquent à notre langue : volonté molle, lâche, incertaine, pusillanime ; volonté changeante, mobile, fugace, insaisissable, volonté nulle enfin, qui ateste dans le triomphe de la volupté l'anéantissement de la virilité ; volonté qui ne peut plus vouloir, ou plutôt qui veut encore, mais qui ne veut que ce qui ne demande que la faiblesse, l'abandon, le laisser aller, la lâcheté, ce qui ne demande aucun travail, aucun effort, aucune résolution, et pour ainsi dire aucune volonté, c'est-à-dire le mal, rien que le mal ; le mal sortant tout seul d'une âme sans résistance, sans ressort et sans force. Avec cette volonté détendue, inerte, alanguie, pareille à un malade qui a les reins rompus et les nerfs paralysés, que sera cet enfant ? portera-t-il le signe de la virilité, lui qui a abdiqué avec son vouloir le sceptre et la royauté de l'homme ? Non, fût-il même un miracle de génie ; portait-il dans sa mémoire, dans son intelligence, dans son imagination, dans ses trésors d'érudition, de science et de poésie ; il ne sait pas vouloir, il ne sera jamais un homme. Que dis-je ? peut-être même ces facultés brillantes, comme la volonté elle-même annulées ou esclaves, seront-elles associées à l'humiliation de sa servitude et de sa stérilité : doué peut-être des plus riches facultés et capable des plus grandes choses, il ne fera rien, ou ne fera sortir de cette vie, qui pouvait être puissante, que la hideuse fécondité du mal.

Maintenant, en effet, que tous les grands éléments de la vie morale sont ravagés par ce vice honteux dévastateur de la vie dans son printemps ; maintenant que la volonté elle-même a perdu son énergie, sa force et toute sa puissance pour féconder la vie, qu'adviendra-t-il même de ces facultés qui n'ont avec l'éducation qu'un rapport moins direct et qui semblent faites surtout pour donner à la vie le complément de sa grandeur ? Que vont devenir sa mémoire, son imagination, son intelligence, son caractère lui-même ?

Sa mémoire ! Elle s'amoindrit à mesure que le mal qui le ronge étend en lui ses ravages ; elle languit et s'engourdit peu à peu dans je ne sais quelle torpeur qui la conduit à l'impuissance. Pour éveiller la mémoire, il faut de l'énergie, et il n'a pas d'énergie pour la cultiver et l'accroître, il faut un travail, et il a horreur du travail ; la paresse, mère de tant de maux dans la vie, est elle-même dans un enfant la fille aînée du vice honteux. Dans un homme fait, l'ambition quelquefois ou une passion généreuse peut tendre quelquefois les ressorts de la vie relâchés par la volupté ; dans un enfant jamais : la volupté engendre sa paresse ; et sa paresse tue ou blesse sa mémoire. Au lieu de demander un travail à lui créer ces trésors de savoir qui sont les embellissements de l'homme, elle demande à la volupté de lui créer des souvenirs qui sont la pâture de sa mémoire, et des fantômes qui sont la proie de ses desirs.

Que devient son imagination ? Cette imagination qui devait donner l'essor à sa pensée, l'éclat à son discours, le mouvement à